

Jean-Claude Pinson

Ci-devant la poésie ?

« Réactionnaire, la poésie ? »

Étrange question qu'il serait tentant de récuser, au motif que la catégorie n'a pas grand chose à faire dans le champ poétique.

Question pourtant utilement provocante. Presque insultante même, si l'on veut bien se souvenir que tout au long du siècle précédent la poésie n'a cessé de se penser en rapport intime avec l'idée de révolution ; de se vouloir d'avant-garde, « futuriste », liant souvent son sort à celui des avant-gardes politiques.

D'un médium supposé « retardataire »

Arno Bertina, un romancier des plus attentif à la poésie contemporaine, remarquait récemment, non sans pertinence, que la poésie (et plus largement la littérature) est un art enclin à cultiver « *une humeur réactionnaire* ». L'argument est le suivant : « *parce qu'elle cousine inévitablement avec le discours, plus qu'avec le visible* », elle entretient, de par son médium, « *de dangereux liens avec l'amertume et la nostalgie*¹ ». À la différence des arts visuels, eux en prise directe, immédiate sur le réel, son actualité, la littérature serait ainsi inévitablement « *retardataire* ». Elle serait forcément dans l'après-coup, la *réflexion* ; son devenir serait nécessairement philosophique. La thèse n'est pas sans pertinence – une pertinence toute hégélienne (pour Hegel en effet, au plan spéculatif, l'art étant « *chose du passé* », la poésie ne peut plus être que ci-devant puissance).

On remarquera, à l'appui de cette thèse, qu'aujourd'hui, pour échapper peut-être à cette pente « réactionnaire » en un temps où sont bien mortes les avant-gardes politiques, la poésie s'est largement déportée du côté des arts de la scène. Friande de « performances » (plutôt que de livres de poésie), toute une jeunesse « poétarienne » prend pleinement en compte la réalité on ne peut plus actuelle d'une « vidéo-sonosphère », dont on peut avoir le sentiment qu'elle renvoie le livre au magasin des antiquités.

Néanmoins contre le « présentisme » (François Hartog), on peut préférer (c'est mon cas) la poésie (la littérature) attachée au livre, au nom de la puissance critique que lui confèrent son tropisme en faveur de la lecture lente (rémanente, « régressive »), son caractère, plus largement, *intempestif* – et même sa propension à la nostalgie. Car il y a une réserve de puissance utopique dans la « *mélancolie des vaincus* »².

Poésie et écologie

Arno Bertina ajoute un second argument. Il est à craindre, ajoute-t-il, qu'en s'emparant du thème écologique le poème « *ramène au centre du texte une dimension tragique dont on aurait voulu ne pas tenir compte, car elle se présente souvent avec les atours d'une transcendance* ».

Faut-il vraiment proscrire toute « verticalité » (au profit de la seule horizontalité) ? Lourde question, cruciale, qui renvoie selon moi à un débat fondateur, pour toute la littérature du XX^e (et celle du XXI^e également), celui qui a opposé Bataille (partisan « aristocratique » du tragique et du sacré – je vais très vite), à Kojève et Queneau, partisans « démocratiques » de l’horizontalité et de l’immanence (de la littérature « ironiste », ludique et sans pathos – là encore je simplifie). Du côté du premier, aujourd’hui, des auteurs aussi différents que Michon et Prigent ; de l’autre côté, Quintane ou Cadiot (par exemple). À l’horizon, deux paradigmes distincts : celui des avant-gardes d’une part et celui que j’appellerais « communard » d’autre part (la littérature faite par tous, le « poétariat »...).

Tourner la poésie vers l’écologie, donner libre cours, dans le poème, à la nostalgie de la Nature, n’est-ce pas en outre méconnaître que la poésie, depuis Baudelaire, est devenue résolument « urbaine » ? Ne doit-on pas prendre acte de l’obsolescence du thème pastoral ? Exit l’abbé Delille, « chantre des bocages » et traducteur des *Géorgiques*. Ayant perdu son auréole, le poète moderne rejette la Nature, devenue l’objet d’un *souçon* multiforme. À l’âge du capitalisme, il ne peut être, pour Walter Benjamin lecteur de Baudelaire, qu’un poète arpentant la grande ville, qu’un « *peintre de la vie moderne* » puisant dans sa prose la matière de ses poèmes³.

Pourtant, il me semble bien percevoir, dans la poésie contemporaine, à rebours de toutes ces dénégations et par-delà leur bien-fondé, que je ne méconnais pas, une insistance, une persistance, du thème pastoral, de Philippe Jaccottet jusqu’à ... Christian Prigent lui-même, en passant par James Sacré. Et il paraît difficile de la mettre au compte de la seule nostalgie, au seul registre du regret, de l’élégie (même si celui-ci est une composante essentielle de tout *Naturewriting*). Ladite insistance témoigne plutôt d’un conflit intime, où la conscience malheureuse du poète moderne en vient à faire droit à une « *naïveté* » (au sens de Schiller) qu’il ne peut indéfiniment refouler. Irrépressiblement, la parole du poème traduit un désir de réconciliation *en avant* avec la Nature, manifeste une aspiration à passer du côté de cette même Nature. Aspiration sans doute renforcée, dans les dernières décennies, par l’écho qu’a pu rencontrer la question écologique chez maint poète (je pense par exemple à la poète américaine Anne Waldman).

Le thème pastoral, toutefois, n’est pas propre à la poésie (*L’Astrée*, d’Honoré d’Urfé, est un roman). Pourquoi cependant la poésie a-t-elle plus d’affinités que d’autres formes littéraires avec la Nature ? Si toute œuvre littéraire est « po-éthique », dessine, suggère des formes de vie, des manières d’être au monde (des *ethoi*), pourquoi le poème propose-t-il plus spécifiquement des façons d’être au monde dans la Nature, au contact étroit de la Nature ? Pourquoi la poésie est-elle davantage « *éco-poéthique* » ?

Pourquoi, demandera-t-on, la poésie serait-elle particulièrement encline à se faire la gardienne de la Nature (Schiller), à être avec elle dans un rapport de connivence privilégié ? Au-delà, c’est une métaphysique de la poésie qui peut éclairer cette relation privilégiée de la poésie et de la Nature. Je mets ici une majuscule au mot de Nature, parce que la Nature dont il est désormais question est « *la Nature au sens absolu*⁴ », la Nature au sens de la *phusis* des Anciens ou de la *Natura naturans* de Spinoza. C’est la Nature majuscule, en sa dimension *processuelle* (*génétique, générative*) comme en sa dimension *cosmique*. Dans l’optique d’une philosophie résolument matérialiste et d’un athéisme poétique, elle est un autre nom pour la Matière (*materia / materies*), ou encore

le Cosmos (l'Univers, le *chaosmos*), comme c'est le cas chez Lucrèce ou encore Leopardi. Omni-englobante, elle contient sous elle toutes les formes de vie et donc la nature au sens restreint, la nature ramenée aux dimensions de notre *écoumène* terrestre, la nature en voie de disparition, de recouvrement, de destruction (par la technosphère).

Bien avant que la question écologique et les *greenstudies* aient fait, dans le champ littéraire, leur apparition, la question pastorale a depuis longtemps été dépouillée de ses atours aimablement champêtres par plusieurs critiques anglo-américains, notamment par Paul de Man, qui en a mis en lumière la dimension fortement ontologique, dans un article de 1956. Pour lui, non seulement le *thème pastoral* est « *le seul thème poétique* » (il est « *la poésie même* ») mais la poésie n'a, au fond, pas d'autre sujet, et cette « *problématique du pastoral* » n'est autre, insiste-t-il, que « *celle de l'Être même*⁵ ».

Derrière la pastorale, derrière l'églogue, avec le type de paysage bucolique et l'idylle convenus qui en font la teneur, se joue donc quelque chose de beaucoup plus fondamental. Mais, s'il est vrai que la poésie entretient avec la Nature (l'Être) un rapport en quelque sorte congénital, il ne va de soi que ce rapport soit heureux.

Prolongeant la réflexion du poète et critique William Empson, Paul de Man souligne au contraire qu'une essentielle incertitude grève l'entreprise poétique, en ce qu'elle est marquée par une « *dialectique* », oscillant entre la négation (« *l'anéantissement* ») de toute réalité et sa transmutation cependant en une « *verte pensée dans un vert bocage* » (« *To a green thought in a green shade* », comme dit un vers d'Andrew Marwell, le poète métaphysique du XVII^e que cite Empson). La conscience poétique est une conscience *malheureuse* qui aspire à une *réconciliation* avec la Nature, quand le langage, en sa négativité, signifie pour l'homme la séparation d'avec cette même nature. Ontologique, ladite problématique est aussi, chez Empson, politique : en tant qu'il promet la réconciliation, le retour à la condition édénique, le marxisme est « *une pensée pastorale déguisée* », « *une pensée poétique qui n'a pas la patience d'aller jusqu'au bout d'elle-même*⁶ ».

J'ajouterai quant à moi que ce lien à la nature n'est pas seulement affaire de *thème*. C'est affaire aussi de régime d'*énonciation*, de prosodie. Si la poésie est foncièrement « pastorale », c'est peut-être d'abord en raison de sa façon d'habiter la langue, de s'y mettre à l'écoute de la Nature et d'en répercuter la vibration, l'écho de harpe éolienne (ou l'illusion d'un tel écho), sans pourtant que puisse être comblé, là encore, l'abîme qui sépare le langage du réel.

Paul de Man n'aborde pas explicitement cette question de l'énonciation, mais néanmoins il insiste sur la dimension de « *désordre* » propre au langage poétique en lien avec cette inquiétude ontologique qui le traverse. Il faudrait ici évoquer la théorie du langage de Rousseau (l'hypothèse d'un lien presque organique, corporel, du langage et de la nature, le conduisant à établir la primauté du son – du cri, de la plainte – sur le sens, du *chant* sur la parole, de l'accentuation sur l'articulation) ; évoquer aussi la pulsion *cratyléenne* propre à la poésie.

Dans la perspective d'une « po-éthique », il est nécessaire d'élargir la poésie (et pas seulement le poème). De considérer la question pastorale sous l'angle d'une *anthropologie*. On dira alors qu'en tant qu'êtres de parole, nous sommes *séparés* (par le langage, la conscience) de ce qu'un philosophe, Renaud Barbaras, nomme « *l'archi-mouvement* » de la Nature, séparés de l'Être compris comme « *surpuissance* », comme

« *archi-vie* » du monde (du *cosmos*)⁷. En conséquence, l'*exil* ontologique, la privation de l'Oouvert (Rilke), est notre ordinaire condition. Christian Prigent le souligne en reprenant un mot d'Artaud : nous sommes, nous autres humains, des « *partants* », des séparés. Kojève : « *l'homme est une maladie mortelle de l'animal*⁸ ».

Le langage, le *logos*, dans cette optique métaphysique, est « *l'archi-événement* » qui nous sépare de l'Être (de la Nature au sens de Spinoza). Placé sous le signe de Prométhée, hypostasié en raison calculante et mesurante, ce même *logos* est le vecteur de l'entreprise moderne d'appréhension scientifique et de mise à disposition technique du monde. Comme tel, il accentue cette séparation, conduit à ce grand partage entre Nature et Culture qu'évoque l'anthropologue Philippe Descola. Il le fait jusqu'à cette *ubris* qui voit aujourd'hui l'humanité prédatrice détruire la Terre.

Mais, ajoute Renaud Barbaras, et c'est ici qu'intervient la poésie, « *l'archi-événement est toujours repris par la puissance du monde et ne peut aller jusqu'à la sécession*⁹ ». La poésie, de par son *logos* propre, fait advenir, en de certaines occasions, un *sentiment* du monde synonyme d'*appartenance*, de non-séparation d'avec l'archi-mouvement de l'Être. Du moins tel est le désir poétique : refaire de nous ces fils de la *Phusis* et ces fils de la Terre que nous ne cessons jamais d'être tout à fait.

Si c'est cela être « réactionnaire », si c'est regarder du côté de cette appartenance qui nous précède de toutes parts comme au plus intime de nous-même, alors oui, la poésie est bien « réactionnaire », et personnellement je la veux *aussi* comme telle.

¹ « Le commun des poètes », in *Critique*, juin-juillet 2017, n° 841-842, p. 558.

² Voir Enzo Traverso, *Mélancolie de gauche, La force d'une tradition cachée (XIX^e-XX^e)* (La découverte, 2016). Qu'on songe ici simplement à Jules Vallès, pas franchement un « réactionnaire ».

³ Cf. le poème intitulé « Rejet de nature » dans le très récent *Poeasy* de Thomas Clerc, livre majeur (L'Arbalète, 2017).

⁴ Marcel Conche, « Penser la Nature », in *Présence de la nature* (PUF, 2001, p. 51).

⁵ « Le thème pastoral est la poésie même », in « Impasse de la critique formaliste », *Critique*, n° 109, Juin 1956, p. 494. Paul de Man emprunte le terme à William Empson (*Some Versions of Pastoral, A New Directions Paperbook*, New York, 1974 – première édition en 1935), traduisant le « Pastoral » du titre par « Convention pastorale ».

⁶ Ibid., p. 494-495.

⁷ Renaud Barbaras, *Métaphysique du sentiment* (éd. du Cerf, 2016, p. 64-67).

⁸ *Introduction à la lecture de Hegel, Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit* (1933-1939) (Gallimard 1947, p. 554).

⁹ *Métaphysique du sentiment*, op. cit., p. 171.

Jean-Claude Pinson est 1947 près de Nantes. A enseigné la philosophie de l'art à l'Université de Nantes. Poète et essayiste, auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont dernièrement : *Habiter la couleur*, essai (Cécile Défaut, 2011) ; *Poétique : une autothéorie* (Champ Vallon, coll. « Recueil », 2013) ; *Alphabet cyrillique*, poésie (Champ Vallon, 2016).